

Mélikah Abdelmoumen

Présentation

Ecoutes secrètes et regards dérobes : questions de sens dans la fiction d'espionnage

La fiction d'espionnage exhibe les parts d'ombre d'un monde qui dépend à son insu d'un combat permanent entre des forces occultes – et de sa dissimulation – pour conserver un équilibre toujours précaire. Bref, l'espionnage préserve un secret que sa fiction fait mine d'exhiber, celui d'une « information » qui serait l'envers de la communication... Mais comment dévoiler ce qui est censé rester secret, et demeurer crédible ? Comment emporter l'adhésion de son destinataire, et la fameuse suspension de l'incrédulité ? Comment donc convaincre le lecteur, le spectateur, l'auditeur de la validité de la fiction qu'il consomme ? En ce qui concerne l'espionnage, les phénoménologies du regard et de l'écoute, nos premières compétences de communication, se trouvent altérées, leur imaginaire revisité, leur sémiotique redistribuée, tant au sein des intrigues que dans l'acte de lecture, d'écoute ou de visionnement qui nous les fait découvrir, consommer, dévorer, accepter comme virtuellement possibles.

Ainsi, dans ce dossier consacré aux thèmes du regard et de l'ouïe dans la fiction d'espionnage et de guerre secrète, nous avons voulu réunir des textes qui se penchent sur ces deux niveaux d'analyse, si l'on veut intra-fictionnel et extra-fictionnel, afin d'offrir quelques hypothèses sur ces questions, sensorielles et sémantiques, propres à un genre dont la richesse est souvent mésestimée.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, pour nous mettre en appétit, dans *Ce qu'espionner veut dire*, véritable préhistoire de l'espionnage, Paul Bleton montre comment s'est fondé ce genre dont l'espion est le héros, débusquant des traces, une présence du « deuxième plus vieux métier du monde » jusque chez Homère et même dans la Bible, mais selon un registre secondaire plutôt qu'en trame principale. À partir de deux axes d'étude, l'un qui se penche sur les sens du mot espion/espionner et l'autre sur un discours social qui permet ou non que se mettent en place les fondements d'un genre, « *Ce qu'espionner veut dire* » guide le lecteur jusqu'au moment culturel où « l'espionnage devait se thématiser à part entière dans le discours ».

Les articles de Désiré Nyela et de Daniel Couegnas, « Trafic de regards, Considérations sur le roman d'espionnage africain » et « John Buchan, le récit d'espionnage et la thématique du regard », sont consacrés à la question, cruciale et complexe, du regard, en ce qui concerne son emploi et sa symbolique au sein de l'intrigue ainsi que la manière dont la question se joue entre le lecteur et le livre. Regard comme arme d'attaque ou d'autodéfense chez l'espion-méchant et sa cible, innocente et bonne (le citoyen ordinaire, le contre-espion), mais aussi comme stratégie dont le lecteur est l'enjeu.

Ainsi, dans son analyse des mésaventures de Scorpion l'Africain, Désiré Nyela

démontre que « le roman d'espionnage est au carrefour d'un intense trafic de regards » visant à faire adopter au lecteur la vision du monde souhaitée, ici panafricaniste, avec les problèmes que cela suppose (et que Désiré Nyela nous expose), dont le risque de confondre en un seul grand bloc une multitude de pays aux réalités inassimilables les unes aux autres. Pour reprendre les mots de Paul Bleton, « le sens d'espionnage, c'est donc aussi une manière de phraser, d'hypocritement offrir le verbe ambigu à l'interprétation simultanée et contradictoire des naïfs et des bons entendeurs... » De telle manière, ici, le lecteur dilettante se trouve à devoir distinguer le Bien et le Mal en posant sur les aventures du célèbre contre-espion africain un regard qui est guidé, pour ne pas dire dirigé, par un narrateur positionné de manière complexe et « moralement douteuse », à l'image des personnages de la fiction d'espionnage : « Dans les aventures de Scorpion l'Africain, la machination prend les allures d'un complot ourdi contre les intérêts, vitaux, stratégiques, bref les intérêts supérieurs du continent africain », sauf que comme c'est souvent le cas dans ce type de fiction, les « méchants », ennemis de l'Afrique, se réclament d'une cause tout aussi patriotique, similaire, la défense d'une intégrité nationale, qui a pour seul défaut de ne pas s'appliquer au « bon » pays... La fin justifie les moyens, et c'est en jouant avec le regard du lecteur sur des personnages antagonistes – mais voués aux mêmes objectifs – que le narrateur fera soudain porter à l'un le chapeau du mal absolu et gratuit, à l'autre celui du défenseur de l'innocence et de l'intégrité, alors qu'un point de vue différent aurait pu donner de tout autres résultats...

C'est par l'étude de John Buchan que Daniel Couegnas se penche sur le thème, obsessionnel chez l'auteur, de la paranoïa politique, et son incarnation dans des personnages charismatiques et sidérants de « méchants », qui se distinguent précisément par leur regard. « Buchan décline sur le mode narratif son obsession de la guerre secrète, des menées occultes de ceux qui veulent mettre en péril la civilisation occidentale et, surtout, son plus beau fleuron à ses yeux, l'Empire britannique à un moment de son histoire où, en ce début du XXe siècle, il est entré dans sa phase de déclin ». Les personnages-héros de Buchan ont de particulier qu'ils sont des citoyens tout à fait ordinaires, qui ne cherchent pas l'aventure mais que l'aventure trouve. Identification facilitée donc pour le lecteur qui, en général, fait également partie de ce groupe des citoyens normaux, aveugles aux forces de l'ombre qui s'affrontent pour la défense et la destruction des patries, affectés d'une « cécité naïve, ignorante des menées occultes de ceux qui projettent de porter atteinte à l'ordre social, politique, etc. » Chez Buchan, le Bien et le Mal s'affrontent par le regard, aveugle et candide d'un côté, pénétrant, extralucide et hypnotisant de l'autre – regard de l'espion ennemi, capable de « traverser l'illusoire écran de la réalité banale, offerte à tous, pour atteindre le monde secret de l'information cachée, des menées occultes ».

L'occulte sous toutes ses formes est justement au centre du texte de Fabienne Claire Caland. Dans « Tendre l'oreille ou la manger ? Variations sur Néroscope (Brian Lumley) », l'auteure présente une analyse poussée et originale du premier tome de la série qu'elle classe, de manière fort convaincante, dans le « roman métaphysique d'espionnage », série mettant en vedette Harry Keogh et les ESPerts, groupe de l'ombre armé de la technologie d'espionnage la plus fine et actuelle mais surtout dont les membres sont dotés de capacités extrasensorielles devant lesquelles le KGB et consorts disposent de bien piètres moyens. Le Néroscope « s'inscrit dans l'Histoire et s'ancre dans la géopolitique, comme tout roman

d'espionnage, mais introduit un ingrédient majeur, le paranormal. Cette intrusion déstabilisante permet au roman d'espionnage de philosopher, rejoignant ainsi les préoccupations de la science-fiction par le questionnement de ce qui fait l'essence de l'humain ». Autrement dit, Lumley déjoue les codes de l'espionnage par le biais d'une habile tension entre science et fantastique. Ce qui est souterrain ici, ce n'est pas à proprement parler le monde de l'espionnage, c'est l'univers paranormal, sorte de souterrain du souterrain. Il y a le KGB, force occulte pour le commun des mortels, et les ESPerts, force occulte pour les forces occultes... Il n'est pas seulement question ici, donc, des sens habituellement liés au genre, mais aussi d'extra-sensorialité et de la menace qu'elle représente, non plus simplement pour le commun des mortels mais davantage pour les soi-disant puissances de l'ombre – soudain reléguées au rang tartempionesque de celui dont le destin est entre les mains de ce qui le dépasse, impuissant, son propre regard soudain devenu aussi fragile, aussi précaire que celui du héros de type buchanien ou hitchcockien.

Il est aussi beaucoup question de regard aveugle appelé à se transformer, ici par l'ouïe, dans mon propre article, « 'Je suis votre public' – ou l'espion comme spectateur amoureux (La vie des autres de Florian Henckel von Donnersmarck) ». Dans ce long-métrage aux richesses méconnues, l'espion qui est aussi spectateur de la vie d'autrui voit son regard transformé grâce au spectacle auquel il assiste par système d'écoute interposé. D'abord espion-rapporteur passif et malveillant, il se laisse happer dans l'intrigue de l'existence de deux artistes comme dans une oeuvre narrative passionnante et envoûtante, allant jusqu'à quitter sa position de spectateur passif pour s'immiscer dans ce qu'il écoute, épie, imagine et bientôt, voit avec les yeux de l'humanité et de la compassion. Dans ce film d'espionnage aux accents brechtiens, l'éthique le dispute à la critique socio-historique, la philosophie au suspense, l'art à l'intrigue.

Enfin, pour clore notre dossier et surtout donner des pistes à ceux qui auraient envie de pousser plus loin, Norbert Spehner propose une bibliographie autour de notre sujet, liste savante de titres selon une série d'approches visant à nourrir davantage notre réflexion, et surtout qui se lit presque comme un roman.

Si écoutes secrètes et regards dérobés règnent bien dans les fictions que l'on peut classer sous la bannière de l'espionnage c'est donc souvent, on le voit, bien davantage pour porter une réflexion qui dépasse la simple intrigue : souvent, une main est tendue au lecteur ou au spectateur, l'invitant à suivre l'auteur ou le réalisateur dans une visite guidée d'un monde des ombres dont la noirceur et le mystère ne se trouvent pas là où l'on serait initialement porté à le croire. Dans l'ombre de l'ombre, les grands sujets humains commencent à poindre derrière le masque du suspense simplet et manichéen, les grandes questions métaphysiques bruissent, et les grands enjeux esthétiques trouvent l'un de ces canaux souterrains où, c'est connu, ils sont à même de s'épanouir avec le plus de grâce.